



Armé
d'un Picasso
(la canne du
Maître)

Janush de Rola l'autre Balthus

Ses femmes rouges et ses tableaux intemporels auraient pu voir le jour il y a 30, 50 ou 90 ans. A l'instar de certains hommes politiques, rares..., Janush de Rola est un artiste qui se situe au-dessus des modes, des querelles techniques ou régionales, des tendances commerciales ou partisans qui tyrannisent la création contemporaine. Celle d'hier et celle d'aujourd'hui.

Touché par les affres d'une lourde hérédité, son cousin germain n'est autre que Balthus, de Rola fait figure de prince égaré dans une cour des miracles... sans miracles. Alors il a cessé de s'interroger, préférant consacrer tout son temps à peindre. Des femmes, encore des femmes, toujours des femmes !

Le dernier des gentilhommes

Lunettes noires à grosses montures d'écaillie, monocle négligemment posé sur l'œil gauche, il y a deux Janush de Rola. L'artiste et travailleur infatigable s'accorde des lunettes.

Le mondain issu de la plus haute noblesse polonaise préfère le monocle et la canne à pommeau gravé. En l'occurrence celle qu'il « empruntait » à son ami Pablo Picasso.

Une dualité qui ne divise pas le personnage. Tout au contraire.

Sans ses origines, l'artiste ne serait pas ce qu'il est.

Sans la folie du créateur, l'homme n'aurait sans doute pas la même passion pour le surnaturel et le démesuré.

Une grande villa moderne dans un parc boisé au pied du massif de Notre Dame des Anges. A deux pas de Gonfaron, ce petit village varois devenu célèbre l'an dernier avec l'avènement à la Formule Un des monstres élaborés par les sorciers d'AGS, Henri Julien et Christian Vanderpleyn.

Un événement que de Rola apprécie à sa juste mesure, lui le « pazzo » d'automobiles de course.

« Je suis devant ma télévision pour tous les grands prix de F. 1. »

Cette télévision, écran maxi, dont l'omniprésence surprend inmanquablement le visiteur admis au sérail. Elle trône face au chevalet à la place d'honneur de l'atelier-bureau-boudoir-salon-pièce à musique. Et souvent l'artiste travaille avec un œil, ou plutôt une oreille, côté télé.

« Pour moi, c'est un peu une fenêtre sur le monde. Un moyen privilégié de pouvoir travailler toujours, sans pour autant me priver de l'automobile, du tennis ou des voyages. »

L'autre grande passion de « Johnny » comme l'ont surnommé ses amis, c'est la musique. Violon et surtout piano. Des instruments dont il use en virtuose.

« Je n'y suis pour rien, vraiment. Autrefois tout jeune noble polonais devait s'initier aux arts de la même manière qu'aux armes ou au sport. »

Autrefois, autrefois, autrefois... Sans vivre dans le passé, de Rola n'est jamais vraiment venu au présent. De son enfance dorée en Pologne, de sa jeunesse comme diplomate en Sicile, de ses combats contre l'Allemagne nazie, de sa rencontre avec Picasso, il garde bien plus que des images.

« Les choses ne passent que si l'on veut bien. Moi, je suis dans un univers particulier. Comme un fou à qui l'on donnerait l'autorisation de garder auprès de lui tout ce qui a marqué sa vie d'Empereur. Mais rassurez-vous, je ne suis pas fou. Ni même fada comme ils disent ici. Disons que je suis « pazzesco » (en italien, complètement fou dans le sens extraordinaire). Cet

usage de termes empruntés à plusieurs langues, c'est une autre caractéristique de Janush de Rola.

« Je pratique une bonne douzaine de langues. Alors de temps à autre je choisis le meilleur mot possible dans une gamme forcément plus vaste et donc plus précise. »

Une habitude appréciée de ses amis dont le cosmopolitisme ne le cède qu'à la fidélité.

« Moi, je n'utilise pas le mot ami pour désigner n'importe qui. Un ami c'est plus qu'important. C'est essentiel. Comme un amour.

Il en existe peu. Alors il faut les préserver. Comme tout ce qui est rare. »

D'une politesse aussi exquise qu'inouïe, d'une galanterie surannée cultivée avec attention, d'une érudition qui frôle le puits de science, de Rola c'est aussi le vestige d'une époque révolue.

Celle de l'Orient Express, des séjours à Venise, des Hispano Suiza et autres Bugatti Royale.

A l'heure du T.G.V., des virées à Saint-Trop, des Porsche Turbo ou des Range

Rover 4 x 4, on peut parler comme Hélène, sa compagne de toujours, du dernier des gentilhommes.

Une œuvre insaisissable

En peinture comme dans la vie, de Rola possède son double.

D'une part le peintre mondain, artiste officiel de la famille royale d'Arabie Saoudite, portraitiste des stars, écumeur paté des cimaises de tous les grands palaces. A commencer par le Carlton à Cannes.

De l'autre, presque dos à dos, le créateur génial de la femme intemporelle.

L'un devant forcément accepter de composer avec l'autre.

A la manière de Van Dongen, à qui beaucoup l'ont comparé, de Rola doit peindre pour vivre. C'est-à-dire peindre pour vendre.

Bien entendu il refuse de tomber dans l'innénarrable des petits paysages provençaux.

Des femmes, toujours des femmes.



« Mon secret... je le garde »

Alors un portrait, après tout... Mais quels portraits !

En corrélation étroite avec l'esprit du « client », l'artiste donne dans la ressemblance ou dans le génie. Pour lui les choses sont simples.

« Dieu reconnaîtra les siens et moi les miens... »

Les siens se sont surtout les tableaux qu'il baptise du terme curieux de « gratuits ».

« Des œuvres que je peins pour telle ou telle galerie, mais sans exigence précise en dehors du format. »

Le plus souvent des 15 figure, le format qui convient sans doute le mieux à l'impressionnant travail de cadrage.

Tête frolant le haut du tableau. Toujours. Visage oblong, mince, blanc cire. Regard profond, fixé sur... ailleurs. Lèvres charnues, couleur vermillon. Long cou et long buste enserré de rouge. Fond chaud et diffus, incroyablement travaillé.

Chaque toile semble dépouillée à l'extrême. Haro sur le détail de trop qui viendrait tout gâcher.

Tout cela au prix d'un travail long et patient. Presque précieux.

« Il y a tellement de choses à enlever... »

Des choses à cacher aussi. Car de Rola refuse toute photo de sa palette.

« Mes couleurs c'est mon secret. Je le garde ».

Une œuvre d'autant plus insaisissable qu'il est devenu presque impossible d'organiser une grande expo de Rola. Tous les tableaux sont vendus à peine secs. Et l'artiste ne conserve que très peu d'œuvres.

« A quoi bon. Demain, je recommence. Ou alors hier ? »

Salvatore Lombardo